Récits de la Rome antique

ILLUSTRÉS ET ADAPTÉS POUR LA JEUNESSE

Récits de la Rome antique

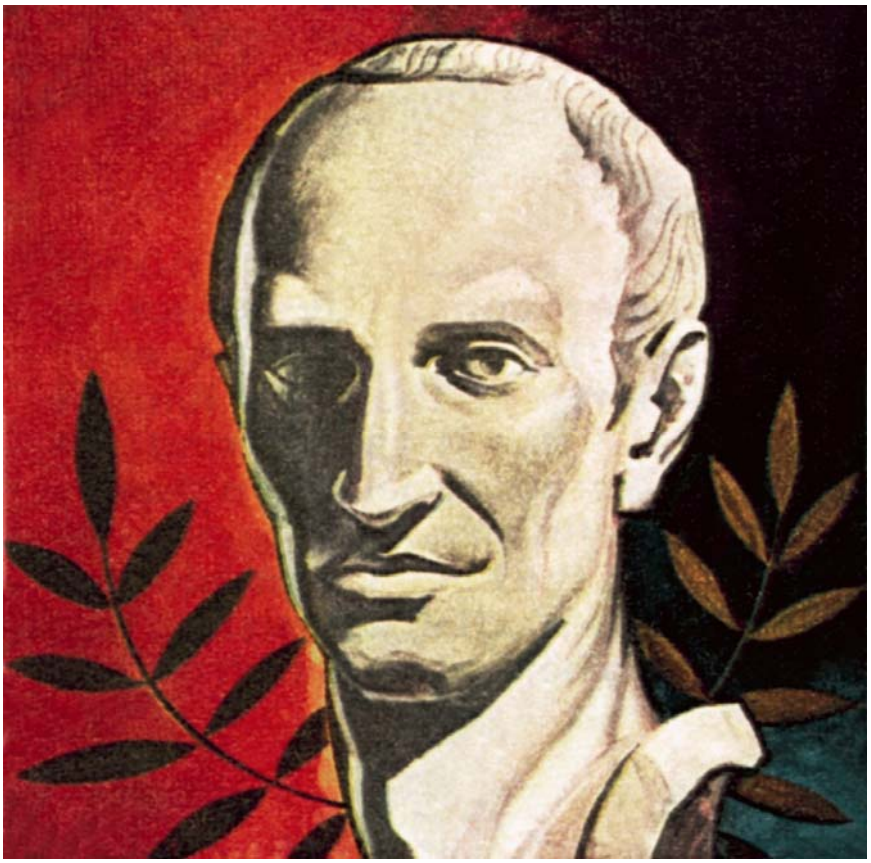
Texte adapté pour la jeunesse

… adaptation de Jacques Prieur

… d'après Mlle Jeanne Bloch

… et des textes Latin de Cicéron, Tite-Live, Sénèque et Suétone, ainsi que leurs traductions

… avec des illustrations de Jacques-Louis David, Giovanni Battista Tiepolo, Charles E. Brock…



Titre original : Stories from ancient Rome (Books for the Bairns n°64), 1912

Image de couverture : Le cheval de Troie, École anglaise

Frontispice : Jules César, École anglaise

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée la diffusion de l'œuvre originale, sauf à des fins commerciales.

SOMMAIRE

- I -	**Énée, père des rois**	4
	Texte latin : Les origines Troyennes de Rome	*10*
- II -	**Les jumeaux**	11
- III -	**Romulus, fondateur de Rome**	16
	Texte latin : Cicéron, De Republica	*18*
- IV-	**L'enlèvement des Sabines**	19
	Texte latin : Tite-Live, Histoire romaine	*22*
- V -	**Les Horaces et les Curiaces**	23
	Texte latin : Cicéron, De Republica : Numa Pompilius	*25*
- VI -	**Les oies du Capitole**	26
	Texte latin : Tite-Live, Ab Urbe condita	*30*
- VII -	**Histoire de Coriolan**	32
	Texte latin : Sénèque, Lettres à Lucilius	37
- VIII -	**L'ambition de César**	38
	Texte latin : Suétone, Vies des douze Césars	41
- IX-	**Antoine et Cléopâtre**	42
	Texte latin : Suétone, Vies des douze Césars, Auguste	48

CHAPITRE I

Énée, père des rois

Pendant dix longues années, les Grecs avaient assiégé la ville de Troie, en Asie Mineure, sans pouvoir la prendre.

À la fin, ils tinrent conseil, et décidèrent de faire faire par un des leurs un grand cheval de bois, de dimensions telles qu'il pût contenir un assez grand nombre d'hommes.

« Nous ferons mine de lever le siège, puis, après avoir mis le feu au camp, de faire voile pour l'île de Tenedos », dirent-ils.

Et ils firent comme ils l'avaient dit, laissant le cheval de bois rempli de guerriers grecs aux portes de la cité.

Les Troyens se réjouirent lorsqu'ils virent la flotte grecque s'éloigner, et, sortant en foule de la ville, ils vinrent examiner l'emplacement du camp. Mais le grand cheval de bois qu'avaient laissé les Grecs les intrigua beaucoup.

« C'est une de leurs machines de guerre ; faites attention », dirent les plus prudents.

Mais tous les autres déclarèrent que c'était une idole consacrée à Jupiter, et qu'il fallait la faire entrer dans la ville pour lui rendre les honneurs qui lui étaient dus.

Les portes étant trop basses pour laisser passer le cheval, les Troyens firent une brèche dans la muraille et le transportèrent par là.

Quant aux guerriers cachés à l'intérieur du cheval, quelle ne dut pas être leur hilarité, en se trouvant ainsi amenés au centre de la ville qu'ils avaient vainement assiégée pendant dix ans ! D'ailleurs, bien qu'ils fussent au milieu même des ennemis, leur courage ne faillit pas un instant.

À la nuit, les navires revinrent de Tenedos. et les Grecs débarquèrent sans bruit sur le rivage troyen. En silence, ils investirent Troie.

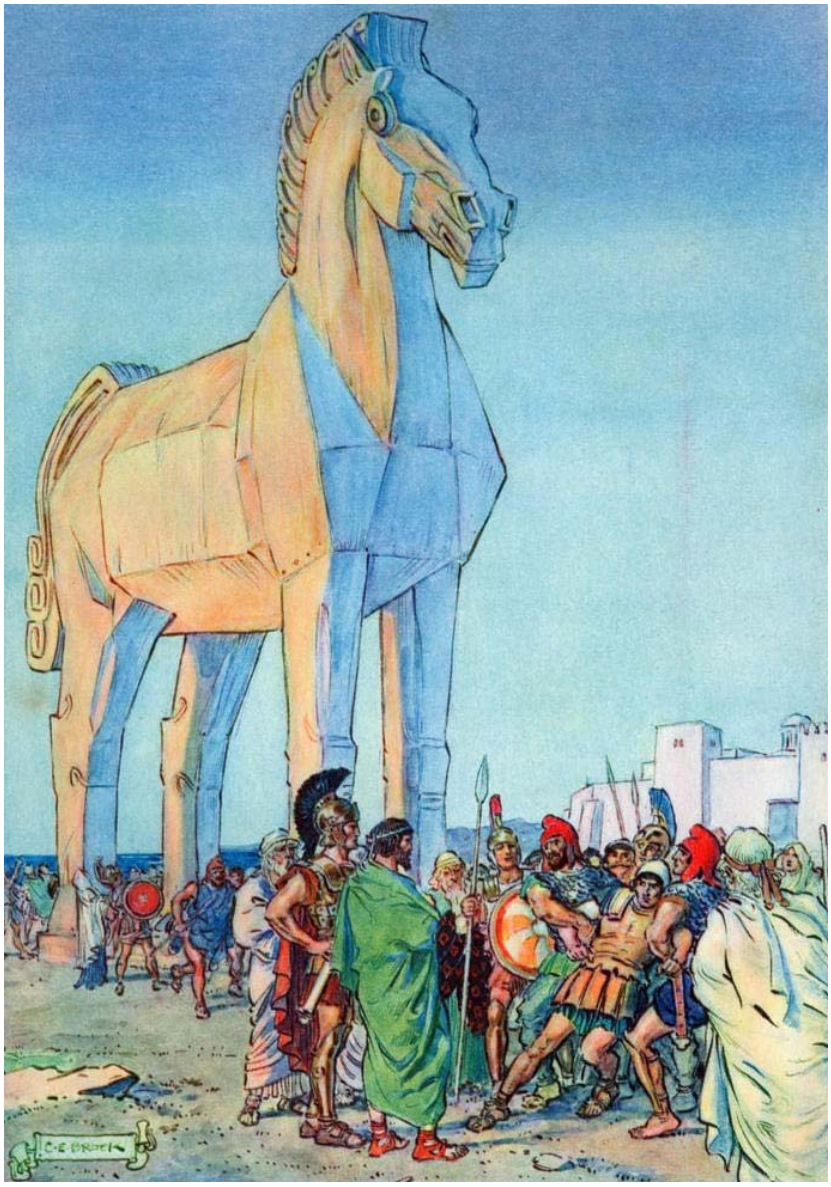


Illustration de Charles Edmund Brock

Sortant du cheval de bois, leurs camarades, tandis que les Troyens dormaient, leur ouvrirent les portes de la ville. Les Troyens se réveillèrent alors et livrèrent un furieux combat pendant lequel la ville fut livrée aux flammes. Presque tous les guerriers troyens furent tués. L'un d'eux, pourtant, Énée, échappa avec son vieux père Anchise et son jeune fils Ascagne.

Un jeune homme, au beau et clair visage, vêtu de blanc et portant des sandales ailées, apparut à Énée tandis que celui-ci se frayait péniblement un chemin à travers les flammes, et le conduisit sain et sauf hors de l'enceinte.

Énée portant sur ses épaules son père Anchise et fuyant le feu de Troie, par Federico Fiori Barocci

C'était Mercure, l'un des dieux grecs, protecteur d'Énée. Ce dernier n'eût pas demandé mieux, sans doute, que de poursuivre son chemin sous la conduite d'un tel guide ! Heureusement, la déesse Vénus le protégeait aussi. En levant les yeux, Enée vit la déesse sous la forme d'une étoile, briller au ciel d'un vif éclat ; l'étoile même se déplaçait vers l'ouest, lui indiquant la route. Soutenant son père d'un côté, son enfant de l'autre, il s'éloigna de la ville embrasée et suivit l'étoile d'argent. Celle-ci le conduisit à travers d'épaisses forêts et par de hautes montagnes, puis par des vallées couvertes de champs de blé où l'on faisait la moisson. Elle le conduisit bien loin, au-delà des mers, jusqu'au pays où ils devaient régner, lui, ses enfants, puis ses petits-enfants.

Quelques autres Troyens ayant rejoint Énée, tous ensembles ils abordèrent au rivage d'Italie, accompagnés d'un homme qui savait prédire l'avenir. On appelait ces hommes des augures ; et les Grecs et les Romains avaient l'habitude de les consulter avant d'entreprendre quoi que ce soit.

« Dites-nous si telle est, ou non, la volonté des Dieux. »

Les augures observaient alors les oiseaux, et jugeaient d'après leur nombre, ou d'après leur vol, si l'entreprise était sage ou non.

Mercure apparait à Énée, par Giovanni Battista Tiepolo

Or, Énée désirait savoir si ce beau pays baigné par une mer bleue était le terme de son long voyage. L'histoire ne dit pas que cette fois on ait tiré aucun présage du vol des oiseaux, mais il se passa un fait bien étrange. Une truie blanche, rencontrée sur la rive, donna le jour à trente petits.

Ceci, d'après l'augure, signifiait que les Troyens devaient bâtir une ville en ces lieux, et y rester trente ans. Bâtir une ville n'était pas alors quelque chose d'aussi compliqué qu'à présent. Les murs étaient faits d'argile, et les maisons aussi ; le tout séchait vite au soleil jusqu'à ce que la terre devint presque aussi dure que de la pierre.

Énée et ses compagnons se mirent donc à l'œuvre ; mais lorsque leur ville fut terminée, ils ne savaient comment la nommer.

Énée, cependant, vit un jour une belle jeune fille nommée Lavinia. Elle lui plut si fort que non seulement il appela la ville Lavinium en son honneur, mais qu'il la demanda en mariage à son père. Ils vécurent ensuite heureux à Lavinium pendant assez longtemps jusqu'au jour où Énée, étant parti se baigner à la rivière, ne revint plus. Ses amis le crurent noyé, mais les augures prétendirent que les dieux l'avaient enlevé pour le soustraire aux misères de la vieillesse et aux souffrances de la mort.

Latinus offrant sa fille Lavinia à Énée en mariage, par Giovanni Battista Tiepolo

Texte latin : Les origines Troyennes de Rome

Vergilius poeta miseram urbis Troiae fortunam fugamque Aeneae narravit.	Le poète Virgile raconta le sort malheureux de la ville de Troie et la fuite d'Énée.
Nautae Graeci, postquam invaserunt Troiam, impulsi avaritia, divitias diripuerunt praedamque fecerunt et, incensi ira, urbem flammis absumpserunt.	Les marins grecs, après qu'ils eurent envahi Troie, poussés par la cupidité, pillèrent ses richesses et firent du butin. Enflammés de colère, ils détruisirent complètement la ville par les flammes.
Incolas autem aut maxima cum saevitia occiderunt aut captivos abduxerunt nec feminis pepercerunt.	Ils tuèrent ses habitants avec la plus grande cruauté, ou ils les emmenèrent comme prisonniers. Ils n'épargnèrent pas les femmes.
Sed Aeneas e patria fugit deaeque Minervae statuam abstulit.	Mais Énée s'enfuit de sa patrie. Il emporta la statue de la déesse Minerve.
Post multas aerumnas in Italiam pervenit.	Après de nombreuses tribulations, il parvint en Italie.
Ibi Latinus rex filiam advenarum duci dedit.	Là, le roi Latinus donna sa fille (=Lavinia) au roi des étrangers (=à Énée).
Ascanius filius urbem Albam condidit, unde venerunt Romulus Remusque.	Ascagne fonda la ville d'Albe, d'où vinrent Romulus et Rémus.

CHAPITRE II

Les jumeaux

Trente ans s'étaient écoulés depuis la fondation de Lavinium. Le Roi Ascagne, parlant un jour à ses compagnons, leur rappela la prédiction faite au sujet de la truie et de ses trente petits.

« Il est temps de bâtir une nouvelle ville », dit-il. Et, les menant au sommet d'une colline à vingt-cinq kilomètres de Rome, il y éleva une ville qu'il appela Albe-la-Longue, c'est-à-dire la Longue Ville Blanche.

Les fils, petits-fils, arrière petits-fils d'Énée y régnèrent comme l'avaient prédit, longtemps auparavant, les augures de Troie. Le onzième roi d'Albe eut deux fils ; Numitor et Amulius. À sa mort, le plus jeune, Amulius, voulut avoir la couronne ; mais il n'essaya pas de dépouiller Numitor d'un seul coup ; il se borna à dire :

« Vous savez que nous avons de grands trésors : de l'or, de l'argent, des bijoux, qui nous viennent encore de Troie. Laissez-les-moi, et vous serez roi.

— Cela est juste », dit Numitor.

Mais Amulius n'avait aucunement l'intention d'agir selon la justice. Dès qu'il eut les richesses, il lui fut facile de payer des troupes et de détrôner son frère, ce qui ne l'empêcha pas de garder le reste du trésor.

Numitor avait une fille appelée. Sylvia, et vis-à-vis d'elle, Amulius ne savait pas trop quelle conduite tenir.

« Si elle se marie, et si elle a un fils, pensait-il, c'est lui qui sera le roi légitime. »

Et après réflexion, il se décida à la faire entrer parmi les vestales, à qui il était interdit de se marier.

Dans le temple de Vesta brûlait nuit et jour un feu, que les Vestales avaient mission d'entretenir. C'était pour elles un devoir sacré, car on croyait que si le feu venait à s'éteindre, les plus grands malheurs fondraient sur la ville. Toute Vestale devait s'engager à servir la déesse pendant trente ans. Il était peu probable que Sylvia se marie au bout de ce laps de temps. Ainsi, pensait Amilius, tout serait sauvé.

Mais, un jour, la nouvelle se répandit d'un événement extraordinaire. Deux magnifiques jumeaux étaient nés dans le temple de Vesta. Amulius apprit avec indignation que Sylvia était leur mère, et qu'ils étaient, par conséquent, ses petits-neveux.

« Va les jeter à l'eau, » dit-il à un de ses serviteurs.

L'homme enleva les enfants à leur mère, les mit dans une petite auge de bois et s'en alla les porter au Tibre. L'eau était si agitée, et le courant si rapide, qu'il n'osa pas trop s'approcher ; il abandonna les enfants tout au bord du fleuve.

Mais le fleuve sortit de son lit, et le flot, soulevant doucement l'auge, la transporta plus loin, en sûreté, au milieu d'une verte prairie sous un figuier aux branches étendues dont l'ombre paraissait protéger les enfants. Comme les pauvres petits n'avaient pas de mère pour les soigner, les animaux sauvages eurent pitié d'eux : une louve les nourrit de son lait, et un pivert leur donna la becquée, jusqu'au jour où un berger du roi, nommé Faustulus, les trouva et les rapporta à sa hutte, où sa femme et lui les élevèrent avec leurs autres enfants.

Ils appelèrent l'un Rémus, et l'autre Romulus. Tous deux, en grandissant, devinrent de beaux adolescents, forts et braves, avec je ne sais quoi de royal dans la démarche. Ce n'était pas pour rien que dans leurs veines coulait le sang d'Énée, le vieux héros troyen ! Vigoureux et agiles, ils aimaient la chasse et la course. Surtout, ils ne pouvaient admettre l'injustice : en princes de noble race, ils prenaient toujours parti pour le plus faible et l'opprimé.

Les deux frères prenaient soin, avec Faustulus et d'autres bergers, du bétail du roi Amulius. Un jour, les bergers de Numitor se prirent de querelle avec eux ; à l'issue du combat Remus fut pris et amené devant Numitor.

Romulus et Rémus, illustration de Charles Edmund Brock

Il avait les mains liées derrière le dos, les vêtements en lambeaux et le visage pâle, car il avait été blessé dans la lutte ; mais il tenait la tête haute, regardant son grand-père bien en face, car il ignorait la crainte.

Numitor, frappé de son attitude fière, lui demanda qui il était.

« Nous avons été élevés, répondit Rémus, mon frère jumeau et moi, par Faustulus et Laurentia, qui sont au service du roi. Mais on nous a dit que nous n'étions pas leurs enfants.

— De qui, alors, êtes-vous fils ? demanda Numitor.

— Nous sommes nés en un lieu, reprit Rémus, où jamais on n'entend de cris d'enfants ; nous eûmes pour berceau une auge de bois déposée au bord d'un fleuve ; une louve nous a nourris de son lait, et un pivert nous apportait la becquée.

— Les dieux vous réservent de hautes destinées, dit Numitor. Ils n'auraient pas envoyé, autrement, les oiseaux et les bêtes pour vous nourrir. »

Puis, après avoir longuement et curieusement regardé son petit-fils, il alla rejoindre sa fille Sylvia dans la retraite où il la tenait, par crainte d'Amulius, pour lui raconter ce qu'avait dit le jeune homme.

Au même moment, un homme, portant quelque chose sous son manteau, vint se présenter à la porte du palais de Numitor ; mais le soldat de garde ne voulut pas le laisser passer avant d'avoir vu ce que c'était.

« Que voulez-vous, bonhomme ? demanda-t-il rudement.

— Mon nom est Faustulus ; je suis l'un des bergers du roi, et je demande à parler à la princesse Sylvia.

— Et que portez-vous à la princesse Sylvia ? », demanda le soldat.

Écartant brusquement le manteau, il vit, comme le virent d'autres soldats accourus au bruit, que Faustulus apportait à Sylvia le coffre de bois garni de fer qui avait servi de berceau à ses enfants.

« Laissez-moi passer, supplia Faustulus. Mon fils adoptif, Remus, est prisonnier, mais avant que votre maître le condamne à mort, il faut qu'il apprenne le secret de sa naissance. Il est le fils de Sylvia, et voici le berceau dans lequel je l'ai trouvé au bord du Tibre.

— C'est vrai ! Laissez-le passer », s'écria l'un des soldats qui, maintes années auparavant, avait été témoin du rapt des enfants, et qui avait reconnu le coffre, grâce à l'inscription qu'il portait.

On lui permit alors d'entrer dans le palais, et on le conduisit jusqu'aux appartements de Sylvia. Rémus y fut amené, et lorsque Sylvia apprit qu'elle avait son fils devant elle, elle couvrit de baisers son pâle visage, pansa ses blessures, lui faisant connaître pour la première fois ce que c'est que l'amour d'une mère.

Peu après, Romulus vint, avec plusieurs partisans, au secours de son frère. Voyant que le secours n'était plus nécessaire, il tourna ses forces contre Amulius. Les deux frères chassèrent l'usurpateur, et rétablirent sur le trône d'Albe leur grand-père Numitor.

Numitor, après la mort d'Amulius, est restauré au trône d'Alba, Johnston Lithograph Inc.

CHAPITRE III

Romulus, fondateur de Rome

Romulus et Rémus étant jumeaux, il leur était très difficile de savoir lequel des deux était l'aîné. Cette question avait son importance : Romulus voulait bâtir une ville sur le mont Palatin, et Rémus sur l'Aventin. L'un comme l'autre auraient cédé s'ils avaient été tout à fait sûrs d'être le plus jeune ; mais il leur était impossible d'avoir là-dessus aucune certitude.

Les augures leur dirent alors de monter chacun sur sa colline de prédilection, et d'observer le vol des oiseaux pour en tirer présage. Au bout d'un moment, six gros vautours noirs vinrent tournoyer autour de l'Aventin sur lequel se tenait Rémus.

« Voilà qui est de bon augure pour moi, se dit Rèmus. Courez en avertir mon frère, et dites-moi ce qu'il a vu », commanda- t-il.

Les serviteurs de Rémus descendirent en courant l'Aventin, puis escaladèrent les pentes rocheuses du Mont Palatin, où se tenait Romulus.

Et voilà qu'ils virent douze vautours voler vers ce dernier !

« Romulus en a vu davantage, mais Rémus les a vus le premier », dirent les augures, assez embarrassés.

Mais Romulus déclara que le présage était en sa faveur, et se mit à poser les fondations de sa ville. Son premier soin fut de creuser un fossé qui devait servir d'enceinte. À son grand déplaisir, Rémus, sautant par-dessus le fossé, lui dit, ironiquement : « Est-ce là le commencement de ta grande cité ? »

Ce fut l'occasion d'une querelle qui bientôt dégénéra en bataille, les compagnons des deux frères s'en étant mêlés. Après une lutte acharnée, Rémus et son père adoptif, Faustulus, furent tués.

Romulus trace l'enceinte de Rome, par Guiseppe Cesari

Lorsque Romulus vit, parmi les morts, le visage juvénile de son frère et son corps souple, désormais inerte, il en fut navré ; peut-être regretta-il d'avoir mis tant d'opiniâtreté à bâtir lui-même la ville ; mais ses soldats le regardaient comme leur chef, et cela lui donna le courage de se remettre à l'œuvre.

Il commença par enterrer Rémus, et ceux qui étaient tombés avec lui, en haut d'une belle et verte colline appelée le Mont Rémonius ; puis il attela au même joug un taureau et une vache et, les dirigeant lui-même, creusa un profond sillon qui devait marquer le tracé de la nouvelle cité.

Un grand nombre de jeunes gens des environs accoururent offrir leurs bras. Romulus était fort, brave, et intelligent ; aussi désiraient-ils l'avoir comme roi.

Romulus divisa tous ces gens en deux groupes : les uns qui appartenaient aux meilleures familles et possédaient des terres furent les Patriciens ou Pères ; les pauvres furent appelés Plébeiens. Les Patriciens devaient veiller sur les Plébéiens et les protéger, et les Plébéiens devaient servir les Patriciens.

C'était quelque chose d'analogue aux rapports des seigneurs féodaux et de leurs vassaux dont il est question dans l'histoire de France.

Texte latin : Cicéron, De Republica, II, 5-6

Romulus, vir magno ingenio sollertiaque, in pulcherrimo loco multisque commodis praedito Romam condidit.	Romulus, homme d'une grande intelligence et d'une grande habileté, fonda Rome sur un emplacement très beau et pourvu de nombreux avantages.
In ripa enim tranquilli fluvii sita, urbs Roma res ad vitam necessarias non solum per mare, sed etiam e terra semper accepit nec vitia maritima praebuit.	Située en effet sur la rive d'un fleuve paisible (=le Tibre), la ville de Rome a toujours reçu les produits nécessaires à son existence non seulement par la mer, mais encore par la terre, et elle ne présenta pas les inconvénients du bord de mer.
Praeterea, quia juga ardua et nativa praesidia habvit, multos annos intacta permansit ; unum aditum, qui erat inter Esquilinum et Quirinalem, cinxit Romulus fossa vastissima. Sic munitum locum delegit Romulus.	En outre, parce qu'elle possédait des hauteurs escarpées et des défenses naturelles, elle demeura inviolée pendant de nombreuses années. Le seul passage, qui se trouvait entre l'Esquilin et le Quirinal, Romulus le ferma d'un très large fossé. Romulus choisit un emplacement ainsi fortifié.
Itaque dixit Cicero orator : « Divinae sapientiae plenus fuisti, Romule, et Romanorum prudentissimus ».	C'est pourquoi l'orateur Cicéron a dit : « Tu fus rempli d'une sagesse divine et tu fus le plus avisé des Romains, Romulus. »

CHAPITRE IV

L'enlèvement des Sabines

Rome fut donc bâtie, et ceinte de belles murailles au sommet du mont Palatin ; pourtant, en un sens, c'était la cité la plus étrange qui ait jamais existé. Elle était pleine de soldats ; mais, dans les rues, pas de petites filles ni de petits garçons se hâtant vers l'école, pas d'enfants jouant sur le pas des portes, pas de mamans actives et douces à l'intérieur des maisons. C'était une ville où il n'y avait que des hommes et pas de femmes.

Romulus se mit donc en devoir de trouver des femmes à ses soldats.

Un jour, il convia une tribu voisine, celle des Sabins, à assister avec leurs femmes et leurs filles, à des jeux qu'il donnait en l'honneur de l'un des dieux Romains. Romulus présidait, assis sur un trône et vêtu de pourpré, ses nobles autour de lui.

« Regardez bien, dit-il, et quand vous me verrez relever ma toge et la jeter par-dessus mon épaule, enlevez autant de jeunes Sabines que vous pourrez, et emportez-les dans la ville. »

Les Sabins, tout occupés au spectacle des courses, des jeux et des assauts ne remarquèrent pas le signal, quand tout à coup les Romains se précipitèrent au milieu d'eux. Il y avait là des blondes aux yeux bleus, des brunes aux yeux noirs et rieurs, comme on en voit de nos jours en Italie.

Toutes les jeunes filles étaient en robes de fête : bleues, roses, blanches, et portaient sur la tête des couronnes de roses ; et tandis que les soldats se hâtaient de les emmener, une grande clameur s'éleva parmi les Sabins.

Mais les Romains s'enfuyaient par des chemins rocailleux, jusqu'au sommet du mont Palatin. Les pères et frères des jeunes Sabines les poursuivirent, l'épée à la main, mais ils arrivèrent trop tard, et les portes de la ville leur furent fermées au nez.

L'enlèvement des Sabines, par Nicolas Poussin

« Nous nous vengerons dès demain, s'écrièrent-ils. Le lendemain, et pendant bien des jours encore, des semaines et des mois, ils combattirent les Romains pour reprendre les jeunes Sabines. Ils établirent leur camp sur une colline, en face du mont Palatin. Et, dans la vallée située au pied de la colline, chaque jour, les deux armées se rencontraient pour combattre. Une fois, une bande de Sabins parvint avec mille difficultés à monter jusqu'aux murs de Rome. Mais là, un véritable miracle les arrêta. Un torrent d'eau sortit des murs et les chassa. Les Romains dirent que ce miracle était l'œuvre de leur dieu Janus, dont le temple se trouvait à l'intérieur de la cité.

Mais bien que les dieux parussent leur être contraires, les Sabins ne voulaient pas s'avouer vaincus. La vue des murailles derrière lesquelles leurs filles et leurs sœurs étaient prisonnières, peut-être en butte à de mauvais traitements, les irritait, et ils finirent par livrer une grande bataille. De la ville on entendit la rumeur : les cris des hommes, le cliquetis des armes sur les boucliers, le piétinement des chevaux.

Se penchant par-dessus les murailles, les Romaines virent leurs pères, leurs frères, leurs maris s'égorger.

Dénouant leurs cheveux en signe de deuil, et prenant leurs bébés dans leurs bras, elles descendirent vers la vallée. Les hommes s'écartèrent, leur laissant un passage entre les deux armées. Ils cessèrent le combat à la vue de ces jeunes femmes, aux longs cheveux flottants, et qui portaient, serrés contre leur poitrine, leurs chers nouveau-nés.

S'adressant à leurs parents, elles supplièrent les Sabins de les regarder, de voir combien les Romains avaient pris soin d'elles.

« Ne nous enlevez pas nos maris, ne privez pas nos enfants de leurs pères, s'écrièrent-elles.

— Et vous, dirent-elles à leurs maris, ne tuez pas ceux qui, autrefois, nous furent si chers. Épargnez nos pères et nos frères. Cessez cette terrible lutte. »

Et Romains et Sabins firent la paix. Les Sabins se réjouirent de voir leurs filles heureuses, d'embrasser leurs petits-enfants, et, en peu d'années, il y eut dans Rome des troupes d'enfants joyeux, jouant dans les rues, où n'avait résonné d'abord que le pas des guerriers.

L'intervention des Sabines, par Jacques-Louis David

Texte latin : Tite-Live, Histoire romaine, I, 12-13	
Romulus adversus Tatium processerat et pugnam conseruerat. Primo impetu, vir clarus, nomine Hostilius, cecidit. Itaque consternati Romani fugerunt. Sed, ut clamitavit Tatius « vicimus perfidos », Romulus in eum cum globo ferocissimorum virorum impetum fecit. Tum Romani arma ad caelum sustulerunt et fortiter restiterunt. Sed venerunt repente inter tela raptae a Romanis Sabinae ac, postquam silentium factum est, magnis cum lacrimis dixerunt : « Nos causa belli sumus ». Romanos et Sabinos movit res ac Romulus Tatiusque, pace confecta, regna consociaverunt.	Romulus avait avancé contre Tatius et avait livré le combat. Dès le début de l'attaque, un homme célèbre du nom d'Hostilius tomba. C'est pourquoi les romains épouvantés s'échappèrent. Mais comme Tatius s'écriait « Nous avons vaincu les perfides », Romulus avec un groupe d'hommes des plus intrépides donna l'assaut contre lui. Alors, les romains levèrent leurs armes vers les cieux et résistèrent courageusement. Mais les sabines, enlevées par les romains, vinrent soudainement, entre les traits, et, après une période de silence, déclarèrent avec de grosses larmes « C'est nous qui sommes cause de la guerre ». Cela toucha les Romains et les Sabins et, la paix conclue, Romulus et Tatius se partagèrent le pouvoir.

CHAPITRE V

Les Horaces et les Curiaces

Le second roi de Rome fut un Sabin, appelé Numa Pompilius, car les Romains et les Sabins avaient convenu de ne former qu'une seule nation, et de choisir un roi Romain et un Sabin alternativement.

Le troisième roi fut de nouveau un Romain, nommé Tullus Hostilius, et sous son règne, les Romains firent la guerre avec les Albains, leurs voisins.

Il y avait dans l'armée romaine trois frères grands et forts : les trois Horaces. Dans l'armée des Albains, il y avait trois frères de leur âge et de leur taille, et qui les égalaient en bravoure : les trois Curiaces.

« Remettons le sort des deux armées à ces six jeunes gens, suggéra Mettus, général d'Albe. Qu'ils combattent les uns contre les autres. Si les Horaces sont vainqueurs, Albe se soumettra à Rome, et si ce sont les Curiaces ; eh bien, Rome sera sujette d'Albe. »

Tullus Hostilius accepta cette proposition, et les deux armées, s'écartant, laissèrent le champ libre aux Horaces et aux Curiaces. L'attaque commença, les boucliers et les épées étincelant au soleil, les visages animés d'une ardeur guerrière.

Un Curiace fut blessé ; les Romains poussèrent des cris de joie. Mais un second Curiace vint à l'aide de son frère, et plongea son glaive dans la poitrine de l'un des Horace qui fut tué.

À leur tour, les Albains poussèrent des acclamations ; mais leurs cris n'avaient pas fini de résonner que le second des Curiaces tomba grièvement blessé. Le troisième se défendit de son mieux, mais, après avoir tué le second des Horaces, il fut blessé à son tour. L'un des Horaces restait indemne. Voyant ses trois ennemis blessés, il prit son épée et son bouclier, et fit mine de fuir.

Les Curiaces le poursuivirent ; mais l'un d'eux était si faible qu'il tomba bientôt sur le sol, sans pouvoir rejoindre ses deux frères qui l'avaient devancé. Le dernier Horace, se retournant, perça de son épée celui qui était en tête, puis le second, et enfin le troisième. Il fut proclamé vainqueur.

« Et maintenant Albe est sujette de Rome », s'écrièrent joyeusement les Romains.

Et bien que ce fût un triste spectacle de voir les trois braves Curiaces et les deux Horaces morts sur le champ de bataille, il faut nous rappeler cependant qu'un combat entre les deux armées eût été plus meurtrier encore.

Le serment des Horaces, par Jacques-Louis David

Texte latin : Cicéron, De Republica, II, 10 et 13-14

Tunc populus Romanus desiderio ejus regem flagitare non destitit. Paulo post, Numam Pompilium, Sabinum, sibi regem adscivit. Is, Sabinorum quietissimus, magnae prudentiae erat. Nam ut vidit Romanos semper esse belli avidos, ab eo vitio eos revocare voluit. Itaque in concilio populo dixit se studium otii ei inicere velle : « Sine praeda, Quirites, commodis abundare potestis. Ego agros quos bello Romulus cepit divido doque vobis. »	Alors, parce que le peuple regrettait Romulus, il ne cessa de réclamer un roi. Peu après, il se donna pour roi Numa Pompilius, un Sabin. Ce dernier, le plus pacifique des Sabins, était d'une grande sagesse. En effet, quand il vit que les Romains voulaient continuellement faire la guerre, il souhaita les détourner de ce travers. C'est pourquoi, au cours d'une assemblée, il dit au peuple qu'il désirait lui inspirer le goût de la paix : « Sans faire de butin, Romains, vous pouvez être abondamment pourvus d'avantages. Pour ma part, je partage les terres dont Romulus s'est emparé par la guerre, et je vous les donne. »

CHAPITRE VI

Les oies du Capitole

Un jour, les Gaulois descendirent des terres incultes du nord et mirent le siège devant Rome. Les Romains n'avaient jamais vu d'hommes comme ceux-là : blonds aux yeux bleus, et d'une taille gigantesque.

Ils venaient d'un pays de montagnes et de brumes, d'eaux courantes et de fraîches averses. Aussi le ciel bleu et le soleil brûlant d'Italie les surprirent-ils autant que leur propre aspect avait surpris les Romains.

Serrant de prés ceux-ci, ils les forcèrent à se réfugier à l'intérieur de leur suprême forteresse : le Capitole, tandis qu'ils incendiaient et pillaient le reste de la ville.

À cette époque, les Romains n'avaient pas de roi. Après-en avoir eu sept, ils s'étaient lassés de la royauté, et le pouvoir était aux mains des Patriciens. Peut-être regrettèrent-ils, en se voyant bloqués dans le Capitole, et entourés de farouches Gaulois, de n'avoir pas un chef comme Romulus ; mais Romulus, Tullus Hostilius, et les autres étaient morts depuis longtemps..

Un jour, un soldat gaulois de faction au pied du mont Capitolin, entendit un bruit singulier qui paraissait venir du sommet du temple de Junon. C'était un son très faible, quelque chose comme : ca car, ca car, ca car. En l'écoutant, l'homme se crut transporté loin de la Rome ensoleillée, dans une clairière de Germanie, ombreuse, où l'herbe pousse haute et verte autour d'un petit étang. Il lui semblait voir une troupe de gros oiseaux gris, au long cou, à la queue courte, voler au-dessus des arbres, puis, se posant à terre, se diriger vers la mare en se dandinant.

« Ca car, ca car, ca car » faisaient les bêtes avec force avant de faire le plongeon.

« Ca car, ca car, ca car» entendait-on plus faiblement au pied de la colline, le son descendant mollement d'en haut. Ce son, le premier en Italie qui lui fût familier, frappa le soldat qui appela ses compagnons pour écouter.

« Ils ont des oies, là-haut, dit-il avec vivacité.

— Oui, dit un autre soldat à la blonde chevelure, regardant à son tour avec attention, c'est ainsi que font les oies lorsque Truda les mène barboter dans l'étang. »

Truda était sa petite fille, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qu'il avait laissée dans son pays, et qui prenait soin d'un troupeau d'oies grises comme la petite gardeuse d'oies du conte[1].

Tandis qu'ils discutaient, un de leurs chefs s'approcha, et, leur montrant les touffes d'herbes et les buissons qui poussaient sur les flancs escarpés et rocheux du mont Capitolin :

« Savez-vous, leur dit-il, qu'un brave Romain est descendu, par-là, la nuit dernière, pour aller s'entendre avec ses amis restés dans la ville, et qu'il est remonté ensuite par le même chemin ? »

Les soldats gaulois se rapprochèrent du rocher et virent que c'était vrai : le rocher portait la trace de ses pas, et on voyait par où il s'était cramponné aux herbes et aux buissons.

« Ce qu'un Romain a fait, un Gallois peut le faire, dit fièrement le jeune chef.

— Et vingt Gaulois le feront aussi, s'écrièrent les soldats.

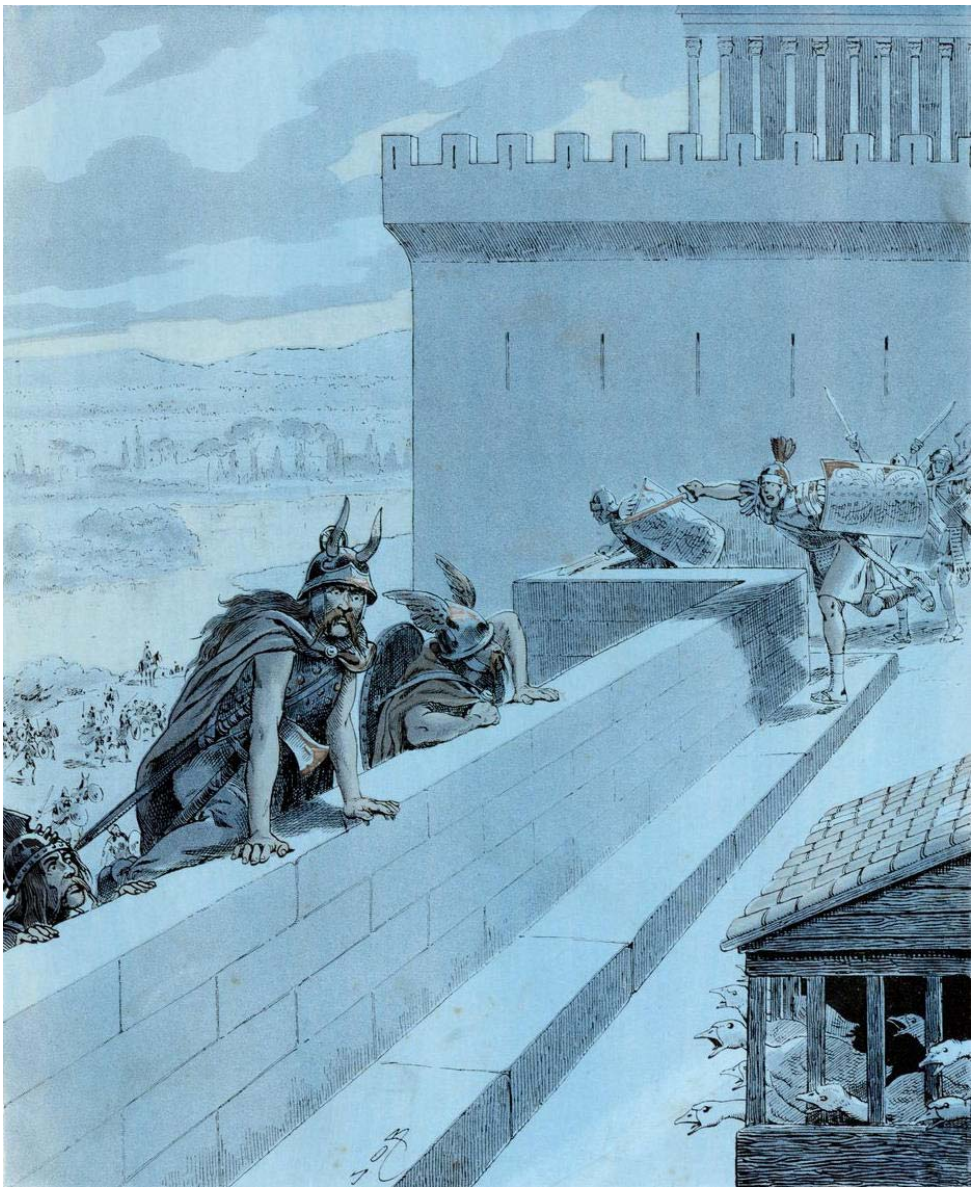
Car ils en avaient assez des longs jours d'oisiveté au pied de la ville, et souhaitaient se trouver en face des Romains.

— Ce soir, alors, leur dit leur chef, je vous conduirai là-haut. Nous nous emparerons des oies grises du temple de Junon, et nous leur tordrons le cou pour en faire un pâté.

— Ils ne doivent pas être à bout de vivres, ou ils auraient tué les oies eux-mêmes, dit le soldat qui, le premier, les avait entendues.

— Ils sont aussi maigres que nos loups en hiver, répondit son camarade ; mais ils ne veulent pas tuer les animaux consacrés aux dieux. »

[1] La Petite Gardeuse d'oies est un conte de Jacob et Wilhelm Grimm.



Les oies du capitole, dessin de Jacques Marie Gaston Onfray de Breville, dit JOB

Ce soir-là, dès que tout fut sombre et calme, le brave chef gaulois conduisit ses hommes le long du rocher. L'un après l'autre, ils grimpèrent, posant ici le pied sur une touffe d'herbe, là s'accrochant à un buisson piquant, montant toujours, sans une parole, jusqu'aux murailles sombres du Capitole qui se dressait au-dessus de leurs têtes.

Mais quand leur guide fut à quelques mètres du sommet, un bruit inattendu le fit frémir d'effroi. C'était le « ca car, ca car, ca car», qu'ils avaient entendu le matin, accompagné d'un lourd battement d'ailes.

En un instant, les autres oies s'éveillèrent, se mirent aussi à caqueter et à battre des ailes ; jamais on n'avait entendu un tel vacarme dans le temple de Junon. Le bruit réveilla un brave Romain, nommé Manlius, endormi près de là, qui saisit son épée.

S'élançant vers les murs, il arriva juste à temps pour voir apparaître la tête du chef gaulois. Il le repoussa et le fit rouler du haut en bas de la colline. Ainsi, il fit de même du second, puis des autres assaillants.

Pendant ce temps, les oies avaient réveillé d'autres Romains qui, se précipitant vers l'enceinte, rejetèrent les Gaulois jusqu'à leur campement auprès du Tibre.

Dans la joie de la victoire, et en témoignage de leur reconnaissance, chaque citoyen octroya à Manlius une journée de vivres, malgré la disette menaçante.

Les oies aussi eurent sans doute double ration, car elles avaient sauvé la ville, et je ne doute pas que les pauvres Romains affamés ne se soient félicités de les avoir épargnées.

Des oies sauvent le Capitole romain des envahisseurs gaulois, dessin d'Alexandre Grellet

Texte latin : Tite-Live, Ab Urbe condita, V, 47, 4	
Namque Galli, seu vestigio notato humano qua nuntius a Veiis peruenerat seu sua sponte animaduerso ad Carmentis saxo in adscensum aequo, nocte sublustri cum primo inermem qui temptaret viam praemisissent, tradentes inde arma ubi quid iniqui esset, alterni innixi subleuantesque in vicem et trahentes alii alios, prout postularet locus, tanto silentio in summum euasere ut non custodes solum fallerent.	Les Gaulois avaient sans doute relevé des traces de pas humains à l'endroit où le messager de Véies était passé, ou peut-être avaient-ils remarqué d'eux-mêmes que vers le temple de Carmentis la roche était accessible. Par une nuit peu claire, ils commencèrent par envoyer en avant un homme sans armes pour tâter le terrain ; puis, se passant l'un à l'autre leurs armes dans les passages difficiles, se faisant la courte échelle et se poussant et se tirant à tour de rôle les uns les autres suivant la nature du terrain, ils parvinrent au sommet dans un tel silence qu'ils trompèrent les sentinelles.
Anseres non fefellere quibus sacris Iunonis in summa inopia cibi tamen abstinebatur.	Mais les oies, elles, ne se laissèrent pas surprendre : elles étaient consacrées à Junon et, malgré la rigueur de la disette, on les épargnait.
Quae res saluti fuit ; namque clangore eorum alarumque crepitu excitus M. Manlius qui triennio ante consul fuerat, vir bello egregius, armis arreptis simul ad arma ceteros ciens vadit	C'est ce qui sauva la situation : car leurs cris, leurs battements d'ailes éveillèrent Marcus Manlius, consul deux ans auparavant et guerrier d'élite. Il s'arma en toute hâte, et, tout en criant : « Aux armes ! », il s'élança ;

et dum ceteri trepidant, Gallum qui iam in summo constiterat umbone ictum deturbat.	pendant que tout le monde s'agitait, il frappa d'un coup de bouclier un Gaulois qui avait déjà pris pied sur le sommet et le renversa.
Cuius casus prolapsi cum proximos sterneret, trepidantes alios armisque omissis saxa quibus adhaerebant manibus amplexos trucidat.	Le Gaulois tomba, entraînant dans sa chute ceux qui le suivaient ; d'autres prirent peur, lâchèrent leurs armes pour s'accrocher aux rochers avec leurs mains, et Manlius les tua.
Iamque et alii congregati telis missilibusque saxis proturbare hostes, ruinaque tota prolapsa acies in praeceps deferri.	D'autres Romains aussi, maintenant rassemblés, de leurs armes et à coups de pierres, bousculèrent les ennemis, et leur chute, entraînant toute la troupe, la précipita dans le vide.
Sedato deinde tumultu reliquum noctis, quantum in turbatis mentibus poterat cum praeteritum quoque periculum sollicitaret, quieti datum est.	Après quoi, le tumulte s'apaisa, et le reste de la nuit, autant que le permettait le trouble des esprits, qui, même une fois le danger passé, restait sur le qui-vive, fut consacré au repos.
Luce orta vocatis classico ad concilium militibus ad tribunos, cum et recte et perperam facto pretium deberetur, Manlius primum ob uirtutem laudatus donatusque non ab tribunis solum militum sed consensu etiam militari ; cui uniuersi selibras farris et quartarios vini. (…)	Au lever du jour, le clairon rassembla les soldats devant les tribuns : car la bonne et la mauvaise conduite devaient avoir une sanction. Manlius tout d'abord reçut pour son courage des éloges et un présent, non seulement des tribuns militaires, mais de tous les soldats à l'unanimité : tous sans exception apportèrent chacun une demi-livre de farine et un quart de vin. (…)

CHAPITRE VII

Histoire de Coriolan

Les Patriciens et les Plébéiens ne vécurent pas toujours en bonne intelligence. Les Patriciens, comme autrefois les rois, voulurent trop être les maîtres, et, à la fin, les Plébéiens déclarèrent qu'ils voulaient avoir deux magistrats nommés par eux pour défendre leurs intérêts : ce furent les Tribuns.

Nuit et jour leur porte devait rester ouverte, afin qu'à toute heure ils pussent accueillir les plaintes des Plébéiens. Mais cela ne s'était pas fait sans opposition de la part de quelques Patriciens, en particulier d'un jeune homme appelé Caius Marcius.

Il n'avait pour les pauvres que haine et mépris ; peut-être se croyait-il bien supérieur à eux, étant le descendant d'un des anciens rois de Rome.

Mais c'était un brave soldat ; dès l'âge de dix-sept ans il avait sauvé la vie d'un de ses compagnons d'armes. Pour reconnaître cet exploit, le général lui décerna une couronne de feuilles de chêne, récompense habituelle des soldats qui avaient sauvé la vie d'un de leurs compagnons.

Plus tard, Caius Marcius acquit une gloire plus grande encore.

La ville de Corioli avait été prise par les Volsques, et tandis que les Romains essayaient de la reprendre, la garnison volsque fit une sortie et leur livra bataille. Les compatriotes pliaient, lorsque Caius Marcius les rallia, repoussa les Volsques dans la vallée, et y entra avec eux.

La ville fut prise, et désormais on appela Caius Marcius Coriolan, en l'honneur de sa victoire. Coriolan, d'ailleurs, ne paraît pas avoir été très sensible aux éloges qui lui furent prodigués par le général et par l'armée ; ce qui le touchait le plus était d'entendre sa mère dire qu'elle était fière de lui, car il n'y avait pas de fils qui aimât mieux sa mère que Coriolan ; il eût fait n'importe quoi pour lui être agréable.

Quant à Volumnie, il était ce qu'elle aimait le mieux au monde, car elle était veuve, et n'avait que cet enfant. En Romaine courageuse, sa plus grande joie était d'entendre raconter comment il avait assisté le soldat blessé, repoussant les ennemis qui voulaient l'achever, et avec quelle fougue il était entré dans Corioli, sur les talons des Volsques. Car les Romaines étaient filles, femmes et mères de soldats, et des fils casaniers n'auraient pas du tout été de leur goût.

Quand Coriolan se maria, sa femme Virgilie vécut avec sa mère. Bientôt elle eut deux petits garçons, que Volumnie comptait voir marcher sur les traces de leur père.

Mais bien que Coriolan fût admiré de ses soldats, aimé de sa mère et de sa femme, les Plébéiens le détestaient.

« Voilà l'ennemi du peuple, disaient-ils en le voyant passer dans les rues, vêtu de sa robe de pourpre.

— Il n'a pas voulu que nous soyons esclaves des Volsques, mais il ferait bien de nous ses propres esclaves, murmurait un autre.

Il y eut une famine à Rome, et le peuple n'avait presque plus de pain ; ceci aigrit encore les Plébéiens contre les Patriciens, et surtout contre Coriolan qui ne plaignait pas leur maux. À la fin, quand les pauvres Plébéiens n'eurent plus que la peau et les os, le roi de Syracuse envoya aux Romains deux vaisseaux chargés de blé.

Quelques-uns des Patriciens voulurent distribuer ce blé aux pauvres. « Nous le leur vendrons à bon marché », dirent quelques autres.

Mais Coriolan, debout dans la salle du Sénat s'écria, les yeux étincelant de mépris :

« Pourquoi nous demandent-ils du blé, à nous ? Qu'ils s'adressent à leurs Tribuns ! S'ils veulent du blé, qu'ils renoncent à leurs tribuns ! »

Ce discours mit les Plébéiens dans une telle colère qu'ils exigèrent que Coriolan fût appelé en jugement pour se justifier. C'était une chose que l'orgueil de Coriolan ne pouvait admettre.

« Plutôt que d'y consentir, dit-il, je secoue à tout jamais sur Rome la poussière de mes souliers. Mais prenez garde de regretter d'avoir envoyé Coriolan en exil. »

Coriolan et les matrones de Rome, illustration de William Rainey

Il avait bien l'intention de les en faire repentir ; car, après avoir quitté Rome, il se dirigea droit vers Antium, capitale des Volsques.

Peut-être, pensez-vous, n'était-ce pas un asile bien sûr pour leur ennemi mortel. Mais Coriolan savait où aller. Se cachant le visage dans son manteau afin de ne pas être reconnu, il alla dans la maison d'un des chefs et s'assit devant le foyer, tout près des images des dieux protecteurs de la maison : les dieux Lares. Cette place était sacrée, et personne, tout ennemi qu'il fût, ne pouvait le tuer en ce lieu.

Au bout d'un moment, les serviteurs d'Attus Tullius le prévinrent qu'un inconnu était assis auprès de son foyer. Le chef volsque vint trouver Coriolan qui, en le voyant, se leva, rejetant son manteau en arrière.

« Chef, me reconnaissez-vous, dit-il. Mon nom est Caius Marcius, mon surnom, Coriolan ; c'est la seule récompense que m'ont valu mes services envers une ingrate patrie.

— Je vous reconnais, dit Tullius. Ami ou ennemi ? »

— Ami pour vous, ennemi pour Rome, » dit Coriolan avec amertune.

Ces paroles réjouirent Tullius qui fit fête à Coriolan et le garda, à souper avec lui.

— Soyez mon hôte tant qu'il vous plaira, dit-il, et si mes soldats veulent vous suivre, vous les conduirez aux portes de Rome.

— Ils me suivront avec autant d'entrain que des enfants qui courent après des papillons, » répondit Coriolan, qui savait gagner la confiance des soldats.

Tullius s'aperçut bientôt qu'il avait dit vrai. Les Volsques étaient aussi prêts à suivre un chef hardi que l'avaient été les Romains, et Coriolan les conduisit devant les murs de Rome.

À la nouvelle de sa venue, les Romains furent pris de panique. Les temples étaient remplis de gens qui adressaient des prières aux dieux ; les Plébéiens eux-mêmes demandèrent aux Patriciens de faire la paix avec Coriolan, car ils le savaient redoutable.

Cinq Patriciens furent envoyés en ambassadeurs à son camp, mais il les reçut avec un air sarcastique.

« Pensez, lui dit-on, à vos amis restés dans la ville.

— Mes amis sont ci, » répondit-il montrant de la main ses soldats.

Alors vinrent les prêtres et les augures, longue et majestueuse procession qui sortit de Rome et défila devant lui.

« Nous sommes venus, dirent-ils, pour vous rappeler le respect que vous devez aux dieux de votre pays.

— Je dois plus de respect aux dieux qui m'ont protégé dans la maison de Tullius, répondit Coriolan », et il les renvoya à Rome.

Alors les Romains prièrent ; la mère de Coriolan, Volumnie, et Virgilie, sa femme, d'aller à leur tour le supplier d'épargner Rome. Une autre matrone romaine, Valérie, les accompagna.

Quand Coriolan vit venir ce petit groupe de femmes en pleurs, tenant par la main ses deux enfants, il se leva du siège qu'il occupait et alla à leur rencontre. Qu'il était heureux de revoir sa femme !

« Pardonne-moi, lui dit-il en l'entourant de ses bras, seulement ne me prie pas de pardonner à Rome. »

Et lorsqu'il voulut embrasser sa mère, celle-ci se détourna.

Et Coriolan, qui avait parlé sur un ton si cassant aux envoyés du Sénat et aux prêtres, écouta en silence les reproches de sa mère. Elle lui dit qu'en réduisant Rome en esclavage, il ferait de sa femme et de ses enfants des prisonniers ; ajoutant que son nom resterait celui d'un traître et qu'elle-même serait à tout jamais la mère d'un traître.

« Si je n'avais pas eu de fils, Rome serait libre », s'écriait-elle en pleurant. Puis elle fit signe à Valérie, à Virgilie et aux enfants de joindre leur supplications aux siennes.

Coriolan pâlit et devint sombre en l'écoutant, et lorsqu'elle eut fini, il lui prit la main.

« Ma mère, dit-il, vous avez sauvé Rome et perdu votre fils. »

Levant le siège, il emmena les Volsques et s'en retourna à Antium, où il vécut dans la tristesse le reste de ses jours, car il se reprochait d'avoir manqué de parole à Tullius.

Il justifia ainsi les dernières paroles qu'il avait dites à sa mère, car les Romains ne le revirent jamais.

Texte latin : Sénèque, Lettres à Lucilius

Vis tu cogitare istum, quem servum tuum vocas aeque spirare, aeque vivere, aeque mori ?	Tu songeras que celui que tu appelles ton esclave est né des mêmes germes que toi, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire de la même façon, qu'il vit de la même façon, qu'il meurt de la même façon !
Tam tu illum videre ingenuum potes quam ille te servum.	Tu peux le considérer comme un homme libre tout autant que lui peut te considérer comme un esclave.
Variana clade multos splendidissime natos fortuna depressit : alium ex illis pastorem, alium custodem casae fecit.	Lors de la défaite de Varus, le destin a rabaissé beaucoup d'hommes d'illustre naissance : l'un d'eux est devenu berger, un autre gardien.
Quemadmodum stultus est, qui, equum empturus, non ipsum inspicit, sed stratum ejus ac frenos, sic stultissimus est, qui hominem aut ex veste aut ex condicione, aestimat.	De même qu'est insensé celui qui, sur le point d'acheter un cheval, examine non le cheval lui-même, mais sa selle et son mors, de même est tout à fait insensé celui qui apprécie un homme d'après son habit ou d'après sa condition.
« Servus est. » Sed fortasse liber animo.	« Il est esclave. » Mais peut-être a-il l'âme libre.
« Servus est... » Sed alius libidini servit, alius avaritiae, alius ambitioni, omnes timori.	« Il est esclave... » Mais l'un est esclave de la débauche, un autre de la cupidité, un autre de l'ambition, tous sont esclaves de la crainte.

CHAPITRE VIII

L'ambition de César

Jules César fut le plus grand des généraux romains. Tous, nous connaissons sa devise : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu », ses longues expéditions et ses grandes victoires, et surtout sa conquête de la Gaule.

La Gaule romaine au temps de César, carte de Maurice Tessier

L'époque où il vécut est bien postérieure à celle de Coriolan, et, dans l'intervalle, les Romains s'étaient rendus maîtres, non seulement de l'Italie, mais du mondé, au moins du monde tel qu'on le connaissait alors, car personne n'avait entendu parler de l'Amérique, de l'Australie ou de la Chine.

Rome n'avait toujours pas de roi, mais chaque fois que César revenait de la guerre, le Sénat lui rendait de plus en plus d'honneurs, si bien que le général nourrit l'espoir qu'un jour on le nommerait roi.

Il aimait les combats, mais il aimait aussi la pompe et la gloire. Il désirait donc vivement être couronné au Capitole, et pouvoir dire : « Rome est maîtresse du monde et je suis maître à Rome. »

César, au contraire de Coriolan, était bon pour les Plébéiens, et ceux-ci étaient si fiers de lui qu'ils lui auraient volontiers accordé tout ce qu'il voulait. Mais il savait que quelques-uns de ses amis s'opposeraient à ses desseins.

Son plus cher ami, Brutus, descendait de ce même Brutus qui avait chassé le dernier roi de Rome, et jurait que de son vivant on ne remettrait pas un roi sur le trône. Deux autres Patriciens, Cassius et Casca, étaient animés du même zèle républicain, et leur colère fut grande lorsque le Sénat offrit enfin la couronne à Jules César, au retour d'une de ses expéditions.

« Il la portera sur terre et sur mer, partout, si ce n'est en Italie », décréta le Sénat.

Mais ceci même ne satisfit pas Brutus. « Il ne la portera pas du tout », se dit-il.

En dépit de cette opposition, la couronne fut offerte à César, et il la refusa trois fois, mais mollement, si mollement la dernière fois que la plupart des gens pensèrent qu'il la refusait bien à regret. Casca, alors, alla trouver Cassius et lui dit que César finirait certainement par la prendre.

« De mauvais jours se préparent pour Rome, si l'on en croit les présages, dit-il. On a vu des hommes enveloppés de flammes circuler dans les rues, et la nuit dernière, il y avait une bataille dans le ciel.

— Dans le ciel ? répéta Cassius.

— On a vu des formes guerrières se battre dans les nuages, dans une atmosphère de feu et avec tout le fracas d'une bataille. N'est-ce pas un avertissement pour nous prémunir contre la tyrannie des rois ?

— Allons trouver Brutus », dit Cassius.

Et lorsque Brutus eut tout entendu, il dit avec une froide résolution :

« Il faut que César meure. Il n'y aura pas de roi à Rome. »

Les conjurés convinrent donc de tuer César le lendemain, au moment où il irait au Capitole, où les sénateurs devaient lui offrir encore une fois la couronne.

Or, un devin avait prédit à César que le 13 mars, jour que les Romains appelaient les Ides de Mars, lui porterait malheur.

« Les Ides de Mars[2] sont venues, dit en souriant César au devin en se rendant au Capitole.

— Oui, César, mais elles ne sont pas passées », répondit-il.

Lorsque César arriva au Capitole, les conjurés l'entourèrent, prétendant qu'ils avaient une faveur à lui demander. Brusquement, Casca lui porta un coup de poignard. César lui prit le bras, mais les autres l'attaquèrent aussi, et César, voyant parmi eux son propre ami Brutus, cessa de se défendre.

« Et toi aussi, Brutus ! s'écria-t-il d'un ton de reproche. Et, se couvrant le visage de son manteau de pourpre, il tomba percé de coups.

La mort de César, par Vincenzo Camuccini

[2] Les ides de mars correspondent au 15 mars dans le calendrier romain. C'était un jour festif dédié au dieu Mars.

Texte latin : Suétone, Vies des douze Césars, Livre I

Casca eum aversum vulnerat paulum infra jugulum. Caesar Cascae brachium arreptum graphio trajecit conatusque prosilire alio vulnere tardatus est. Utque animadvertit undique se strictis pugionibus peti, toga caput obvolvit, simul sinistra manu sinum ad ima crura deduxit, quo honestius caderet etiam inferiore corporis parte velata.	Casca le blesse par derrière, un peu au-dessous de la gorge. César, lui ayant saisi le bras, le transperça de son poinçon, et essaya de se dégager, mais il fut arrêté par une autre blessure. S'apercevant alors que de toutes parts on l'attaquait, le poignard à la main, il se couvrit la tête de sa toge, tandis que de sa main gauche il en fit glisser le pli jusqu'au bas de ses jambes, pour tomber avec plus de décence, le corps voilé tout entier.
Atque ita tribus et viginti plagis confossus est, uno modo ad primum ictum gemitu sine voce edito, etsi tradiderunt quidam Marco Bruto irruenti dixisse : « Tu quoque mi fili ».	Il fut ainsi percé de vingt-trois blessures, n'ayant poussé qu'un gémissement au premier coup, sans avoir émis une parole ; pourtant certains rapportèrent qu'il avait dit à Marcus Brutus qui se précipitait sur lui : « Toi aussi, mon fils ! »
Exanimis diffugientibus cunctis aliquamdiu jacuit, donec lecticae impositum, dependente brachio, tres servoli domum rettulerunt.	Alors que tous, pris de panique, s'enfuyaient, il resta sur le sol assez longtemps, puis déposé sur une civière, un bras pendant, trois simples esclaves le rapportèrent chez lui.

CHAPITRE IX

Antoine et Cléopâtre

Après la mort de César, Octave, son neveu, et Marc-Antoine, un brave général qui avait été l'ami de César, décidèrent de se partager les territoires romains. Octave devait avoir l'Occident, et Marc-Antoine l'Orient. Ceci convenu, Marc-Antoine fit un voyage dans ses possessions pour y percevoir des impôts.

Tandis qu'il était à Tarse, en Asie Mineure, une splendide galère d'or remonta la rivière, portant Cléopâtre, reine d'Égypte. C'était par une chaude journée d'été, et Marc-Antoine tenait sa cour dans la ville. Mais à la nouvelle de l'arrivée de Cléopâtre, tous, hommes, femmes, enfants, se pressèrent sur les bords du Cydnus pour la voir.

« Que veut dire ceci ? » demanda Marc-Antoine se voyant presque seul.

— Seigneur, Cléopâtre est venue, et sa beauté est telle que tous veulent la voir, répondit son ami Énobarbus.

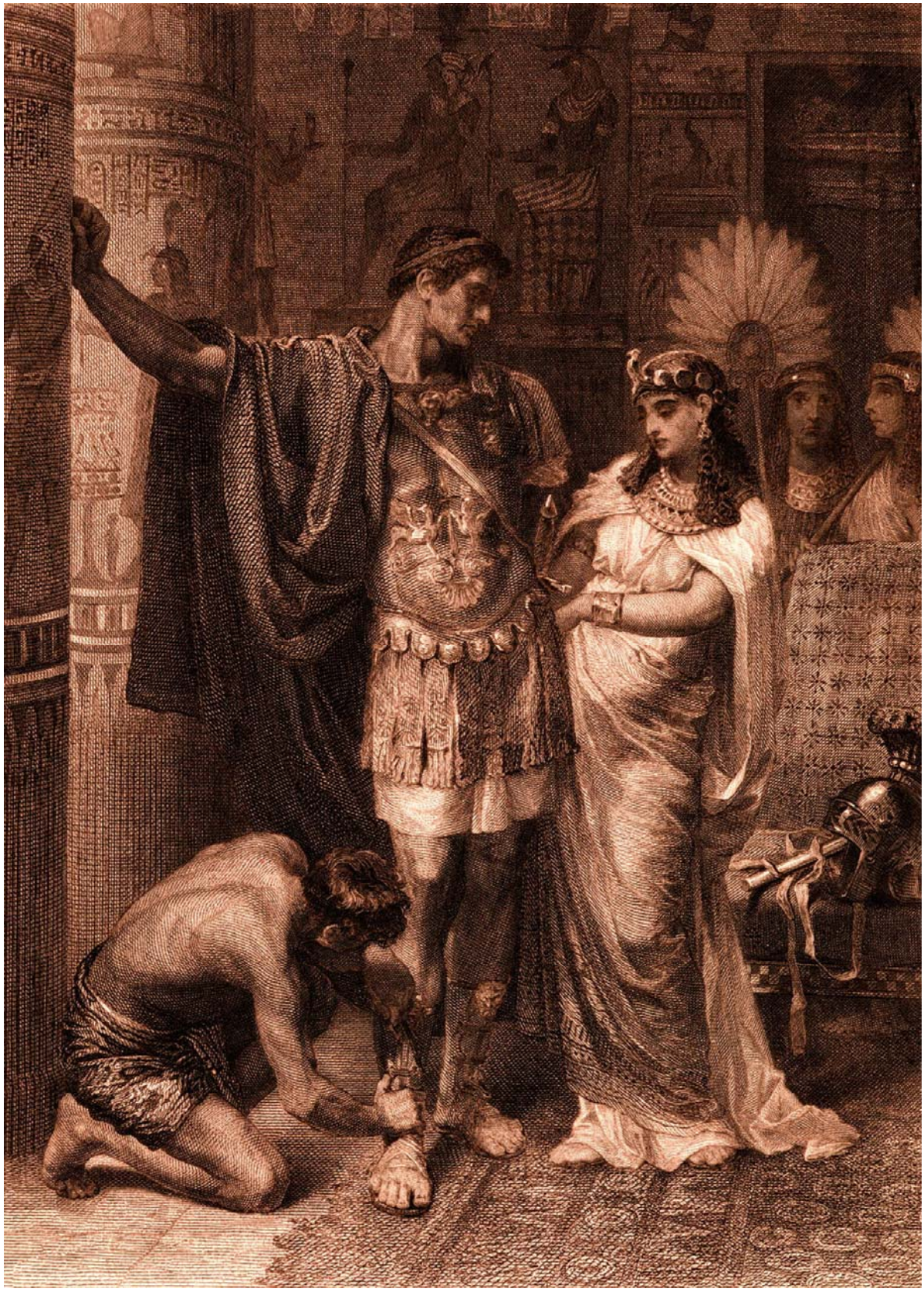
— La poupe de son navire est d'or, et brille sur l'eau comme le soleil. Les voiles sont de pourpre et les rames d'argent, et la tente sous laquelle elle repose est parsemée d'étoiles comme un ciel d'hiver » dit Éros, un autre de ses amis.

Marc-Antoine dépêcha à la reine un envoyé pour l'inviter à souper avec lui ; mais Cléopâtre répondit que c'était à Marc-Antoine à être son hôte.

Le soir, à l'heure où la lune inonde le fleuve de sa blanche clarté, Marc-Antoine, remonta à bord de la galère et alla saluer Cléopâtre.

Elle était étendue sur une couche luxueuse ; deux enfants aux jolies vermeilles[3] l'éventaient de chaque côté. Elle était entourée de ses filles d'honneur, vêtues de riches étoffes ; sa beauté était vraiment éclatante.

[3] Une vermeille est une pierre de couleur orangée ou rouge, de la catégorie des pierres précieuses, qui fait partie de la famille des rubis.



Gravure du XVII^{ème} siècle illustrant la première rencontre entre Marc Antoine et Cléopâtre

« Était-il convenable, Marc-Antoine, dit-elle, que vous fassiez venir la reine d'Égypte jusqu'à vous comme si elle était à vos ordres ?

Malgré la sévérité de ses paroles, ses yeux souriaient, si bien que Marc-Antoine ne sut plus que dire. Cléopâtre, alors, fit signe à ses musiciens de jouer doucement du luth et à ses matelots de répandre des parfums sur les voiles de pourpre, puis, s'adressant à Marc-Antoine, elle l'enchanta par de si douces paroles qu'il revint à la galère d'or dès le lendemain, et tous les jours suivants.

Il revint si souvent qu'il en oublia sa famille, ses amis, la gloire des armes, son royaume d'Orient, et tout ce dont il avait été fier jusque-là.

Lorsque Cléopâtre déploya ses voiles de pourpre et s'éloigna, descendant le Cydnus, au son des luths mêlé au clapotement des rames d'argent, il la suivit à Alexandrie.

Après des mois passés en Égypte, il lui fallut partir cependant, pour défendre ses royaumes d'Orient contre les ennemis qui les attaquaient et tâchaient de les lui enlever.

« Si Marc-Antoine ne vient pas tout de suite, tout est perdu, écrivaient ses lieutenants de Palestine et de Syrie.

— Allez, dit Cléopâtre, mais vous me reviendrez.

— Je reviendrai, dit Marc-Antoine, et nous passerons encore des journées à regarder le Nil et à y jeter la ligne pour y prendre du poisson.

Car il avait, avec la reine d'Égypte, perdu de longues heures à pêcher du haut de la galère dorée, tandis qu'il aurait dû conduire ses hommes au combat.

— Nous pécherons, dit Cléopâtre, et nous prendrons des poissons comme vous-même, Marc-Antoine, n'en avez jamais vu dans vos nombreux voyages. »

Marc Antoine sourit avec incrédulité, car il avait vu tant d'oiseaux, de poissons et d'animaux étranges qu'il ne croyait pas que rien de ce qui se pêchait dans le Nil pût lui être inconnu.

Puis, disant adieu, il quitta Cléopâtre qui s'en alla lentement, accompagnée de ses deux servantes : Charmian et Iras.

De son côté, Marc Antoine partit résolument et, s'étant ressaisi, se conduisit en brave Romain. Il vécut de peu, comme ses soldats, coucha à la dure, sous la tente, et fit des marches longues et pénibles sans sourciller. Finalement, il fut victorieux.

Éros et Énobarbus, ses amis dévoués, le suivaient partout, se réjouissant à l'idée qu'il avait oublié Cléopâtre. Il n'en était rien, et sitôt la guerre finie, il retourna à Alexandrie. La reine, pour le recevoir, donna un grand banquet auquel elle invita Marc-Antoine et ses lieutenants. Il y avait des vins et des mets rares venus de tous les coins du monde. Les convives portaient des couronnes de roses sur la tête, et les vêtements de Cléopâtre étincelaient de joyaux.

Après la rude vie des camps, on pouvait se croire, dans le palais de Cléopâtre, transporté en pleine féerie ; mais la reine, dans sa folie, voulut encore renchérir sur cette splendeur, pour fêter Marc-Antoine,

« Apporte du vinaigre, dit-elle à l'un de ses esclaves. Puis, prenant à son doigt une grosse perle, elle la fit dissoudre dans une goutte de vinaigre et versa le tout dans une coupe de vin.

— Voyez, Marc-Antoine, dit-elle, je bois à votre santé une coupe de vin qui vaut dix millions de sesterces.

— Cela fait, murmura Éros, 88 000 pièces d'or bien mal employées. »

Quelques jours plus tard, ils allèrent à la pêche, et, en retirant sa ligne, Marc-Antoine trouva au bout un poisson salé.

« Je vous avais bien dit qu'il se passait dans le Nil des choses merveilleuses, dit la reine. Les dieux du fleuve sèchent-ils et salent-ils le poisson, là, au fond ? »

Marc-Antoine se mit à rire, et jeta de nouveau sa ligne ; mais ayant pris un second, puis un troisième poisson salé, il s'aperçut que la reine avait envoyé des plongeurs pour les attacher au bout de sa ligne.

Non contente de ces extravagances, Cléopâtre eut des exigences qui furent funestes à Marc-Antoine. En qualité de magistrat romain, ce dernier devait faire frapper de la monnaie à son effigie.

Cléopâtre voulut avoir son effigie à côté de celle de Marc-Antoine. Puis elle lui demanda de faire roi d'Arménie son fils Polémon, et, pour lui complaire, Marc-Antoine commença à disposer des royaumes d'Orient.

Cette conduite irrita les Romains, et Octave qui gouvernait les provinces de l'Ouest, leur déclara la guerre à tous deux.

Marc-Antoine s'était habitué aux lits moelleux et aux journées oisives ; il n'était plus le hardi et vaillant soldat aux côtés duquel Octave avait jadis combattu. Il se battit à contrecœur et commanda si mal ses soldats que ceux-ci en avaient honte pour leur chef. Peut-être avait-il honte lui-même de combattre ses propres concitoyens pour une étrangère.

À la fin, il y eut une grande bataille navale, à laquelle assista la reine du haut de sa galère, entourée de soixante de ses vaisseaux. Vers le milieu du jour, et sans raison apparente, la reine s'en alla, suivie de ses navires.

Sautant de son navire de guerre dans une barque légère, Marc-Antoine la suivit, laissant son armée sans général. Avant le soir, sa flotte fut complètement détruite, et ses soldats, apprenant la fuite honteuse de leur chef, ne voulurent plus combattre pour lui et se rallièrent à Octave.

Marc-Antoine fut, cette fois, extrêmement remonté contre la reine, qui était cause de son déshonneur, et il ne lui eût sans doute pas pardonné, si elle n'avait pas usé d'un stratagème. S'enfermant avec ses servantes, Charmian et Iras, dans une haute tour, elle lui fit porter par un messager la nouvelle de sa mort. La rancœur de Marc-Antoine cessa brusquement et il s'attendrit, puis se tournant vers Éros, lui ordonna de tirer son épée et de le tuer.

« Je vous en prie, Seigneur, ne me commandez pas cela, dit Éros, les yeux pleins de larmes.

— Obéis, dit Antoine, sévèrement.

Éros tira son épée, et après avoir demandé à Marc-Antoine s'il était prêt:

— Adieu, mon maître, » murmura-t-il.

Puis il tourna la pointe de l'épée contre sa propre poitrine. Quand Marc-Antoine vit que son brave serviteur s'était tué, il se perça lui-même de son épée.

Lorsque Cléopâtre apprit qu'Antoine était mort, elle revêtit ses plus beaux vêtements, et se fit apporter un panier de fruits. Dans ce panier était cachée une vipère, et, la posant sur son sein, Cléopâtre se laissa piquer. Son orgueil n'aurait pas supporté l'humiliation d'être emmenée en captivité à Rome, et quand les soldats d'Octave vinrent, ils la trouvèrent morte, tardive expiation du mal qu'elle avait causé.

La mort de Marc-Antoine, par Pompeo Batoni

Texte latin : Suétone, Vies des douze Césars, Auguste

M. Antonii societatem semper dubiam et incertam reconciliationibusque variis male focilatam abrupit tandem, et quo magis degenerasse eum a civili more approbaret, testamentum, quod is Romae, etiam de Cleopatra liberis inter heredes nuncupatis, reliquerat, aperiundum recitandumque pro contione curavit.	Son alliance avec Antoine avait toujours été chancelante et incertaine. Après de fausses réconciliations, il la rompit enfin ; et, pour prouver combien son collègue s'était écarté des usages reçus, il fit ouvrir et lire en pleine assemblée le testament qu'il avait laissé à Rome, testament dans lequel figuraient au nombre de ses héritiers les enfants de Cléopâtre.
Asiae Syriaeque circuitu Aegyptum petit obsessaque Alexandrea, quo Antonius cum Cleopatra confugerat, brevi potitus est.	Puis il gagna l'Égypte par l'Asie et la Syrie, assiégea Alexandrie où Antoine s'était réfugié avec Cléopâtre, et s'en rendit bientôt maître.
Et Antonium quidem, seras conditiones pacis temptantem, ad mortem adegit viditque mortuum.	Antoine voulut parler de paix ; mais il n'était plus temps. Auguste le contraignit à se tuer, et il le vit mort.
Cleopatrae, quam servatam triumpho magnopere cupiebat, etiam psyllos admovit, qui venenum ac virus exugerent, quod perisse morsu aspidis putabatur.	Il désirait ardemment réserver Cléopâtre pour son triomphe ; et, comme on croyait qu'elle avait été mordue par un aspic, il fit venir des psylles pour sucer le venin de la plaie.
Ambobus communem sepulturae honorem tribuit ac tumulum ab ipsis incohatum perfici iussit.	Il accorda les honneurs d'une sépulture commune à Antoine et à Cléopâtre, et ordonna qu'on achevât le tombeau qu'ils avaient commencé pour eux-mêmes.

Dans une vila romaine, Etore Forti